

Souvenirs des Pyrénées

Objets d'histoire & histoires d'hommes

Brigitte GASTON-LAGORRE



176, chemin de Lestang
31100 Toulouse
www.lepasdoiseau.fr



Objets du colportage et petits métiers ambulants



« Nous nommons aujourd'hui colporteurs, des gens qui font métier de porter dans les maisons des marchandises comme étoffe, pommades, linge... ou de petits marchands qui les crient dans les rues ; on les appelle ainsi, parce qu'ils portent et étalent ce qu'ils ont à vendre dans une petite cassette pendue à leur cou, avec une large courroie de cuir, ou une sangle. »

in *L'Encyclopédie*, 1^{re} éd., Boucher d'Argis,
t. 3, p. 659, 1751-1772

Dans les marmottes des colporteurs



LA grand-mère évoqua en premier lieu les terribles épidémies qui, au début du siècle, s'étaient abattues sur l'Ariège tels la typhoïde (1848) et le choléra (1854) responsables de plus de 4 000 décès dans le Couserans et de 11 400 victimes dans la seule Ariège... Ces deux épidémies avaient touché une population déjà sous-alimentée par une disette due à la maladie de la pomme de terre qui avait sévi en 1846, or la pomme de terre était ici, en Ariège, la nourriture de base.

L'industrie insuffisante et l'agriculture ne permettaient pas à cette époque de nourrir la population, trop nombreuse. Pouvait-on encore imaginer qu'en 1850, dans le Haut-Couserans, Massat comptait quelque 7 180 habitants, Ustou 3 358 et Couflens 1 253 ?

Le développement du colportage en zone rurale montagnarde au XIX^e siècle – que ce soit en Auvergne, dans les Alpes, en Ariège ou dans les Hautes-Pyrénées – avait d'abord été lié à la surpopulation et à la misère ambiante. Cette activité apparaissait donc avant tout comme une nécessité économique, permettant d'apporter un gain substantiel aux familles et permettant, dans le même temps, d'alléger temporairement la famille d'une bouche à nourrir. Pendant que sa grand-mère discourait, quelques vers d'un chant révolutionnaire¹² interprété par Mouloudji lui revinrent en mémoire tant ils évoquaient avec force ces temps de dureté :

*Décharné, de haillons vêtu
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,
Jean Misère s'est abattu.
« Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ? »
Ah ! Mais...
ça ne finira donc jamais ?...*

*Pas un astre et pas un ami !
La place est déserte et perdue.
S'il faisait sec, j'aurais dormi,
Il pleut de la neige fondue.
Ah ! Mais...
ça ne finira donc jamais ?...*

12. *Jean Misère*, chant révolutionnaire, Eugène Pottier, 1880.
Mis en musique par Joannès Delorme, chanté par Mouloudji.

Ainsi, à l’instar de Sapou¹³, descendu tout droit, un beau matin, de son hameau d’Arrous, dans un contexte historique et social rendu particulièrement difficile, Lucie était partie à pied, pour aller de village en village, de ferme en ferme durant les mois d’hiver, lorsque l’activité agricole se trouvait ralentie.

Chargée de sa caissette, véritable petite boutique ambulante, elle avait pris la route de la lointaine Algérie dans les années 1900, traversant l’Espagne, avec la ferme intention d’en rapporter un peu d’argent, ce qui, nul n’en doutait ici, permettrait d’améliorer l’ordinaire de la famille à son retour.

Chaque année, elle partait ainsi, en suivant pas à pas un rituel bien rodé. Avant le départ, elle allait emplir sa *caïcho* à Seix, à Soueix, ou encore chez Farge à Saint-Girons, dans des établissements qui vendaient en gros des marchandises de colportage et qui faisaient crédit, comptant bien néanmoins être dédommagés au retour ! Lucie suivait alors un itinéraire singulier, dormant parfois chez l’habitant en échange d’un peu de marchandise.

Ce que la jeune fille avait aujourd’hui sous les yeux était le souvenir des pérégrinations de cette aïeule qu’elle avait connue dans sa petite enfance, mais qui ne lui avait jamais soufflé mot de son passé de colporteuse. Elle avait sous les yeux les traces tangibles de son cheminement, celles d’un commerce révolu d’objets qui, pour être disparates, n’en racontaient pas moins une épopée singulière. Elle découvrait tardivement et un peu par hasard l’histoire de cette arrière-grand-mère prénommée Lucie, qu’elle, tout comme sa sœur Joëlle, n’avait jamais appelée autrement que « Bonne-maman ».

Tandis que sa grand-mère continuait d’évoquer le passé de son aïeule, sa petite-fille entreprit d’observer de plus près le contenu de la caissette.

Dévorée par la curiosité, elle souleva le premier casier aux rainures parallèles plus ou moins larges où avaient été déposés avec soin bagues de pacotille, alliances en cuivre et colifichets en tous genres et dont faisaient également partie de petits boutons de manchette, joliment nacrés, qui ressemblaient à s’y méprendre à ceux que son grand-père portait encore à ses poignets quand il enfilait la chemise blanche du dimanche ; lorsqu’elle posa au sol le premier

13. *Le retour de Sapou (1871-1942)*, Mary Lou Decossaux, Le Pas d’oiseau, Toulouse, 2015.



Objets de piété



Le voyage à Lourdes



Ce jour-là, elle s'était éveillée de bonne heure, car, dès cinq heures du matin, les coqs, comme pour rivaliser les uns avec les autres, s'étaient amusés à s'égosiller tour à tour. Bizarrement, malgré l'heure matinale, la maison résonnait de bruits inhabituels. Pas feutrés dans l'escalier, bruissements d'étoffes et puis des voix, comme étouffées... Mue par la curiosité, elle se glissa hors du lit pour se pencher sur la rampe et tâcher de comprendre. Elle sentit immédiatement l'arôme du café mêlé à l'odeur plus âcre de la chicorée qu'utilisait encore sa grand-mère pour le préparer. Ici, le café continuait d'être filtré « à la chaussette » dans une haute cafetière blanche émaillée de bleue qui restait posée en quasi-permanence sur la cuisinière à bois.

À sa grande surprise elle aperçut, posées au pied de l'escalier, deux valises de carton bouilli. Nul doute, un événement se préparait !

Intriguée elle se précipita sans plus attendre dans la cuisine, au rez-de-chaussée et apprit tout aussitôt que l'on partait aujourd'hui même pour Lourdes ! Le départ était fixé à huit heures afin d'éviter la chaleur estivale durant le voyage et, si ses parents avaient tenu secrète l'expédition, c'était uniquement par crainte d'un empêchement de dernière minute qui aurait généré une vraie déception !

Son père les emmenait en frégate et les valises attendaient d'être chargées dans le coffre !

Quelle merveilleuse surprise : l'idée de ce voyage l'enchantait !

On lui expliqua que Pierre, son grand-père, resterait là pour veiller sur la maison. Une fois arrivés à Lourdes, pendant que sa grand-mère ferait, comme chaque année, ses dévotions, parents et enfants prendraient eux le téléphérique pour aller admirer un point de vue sur les Pyrénées que l'on disait superbe !

Pour elle, c'était une première !

Deux chambres à l'hôtel avaient d'ores et déjà été retenues, car on avait également projeté une expédition dès le lendemain au cirque de Gavarnie. Ce serait là l'occasion d'un pique-nique que la mère et la grand-mère s'appliquaient à préparer en déposant dans le panier d'osier garni d'une toile blanche terrine de pâté, saucisson à la cendre et bouteille de vin comme autant de promesses d'un joyeux et délicieux repas en plein air !

entourait le thermomètre se teintait de mauve par temps de pluie, teinte qui virait au violacé en cas d'orage, mais qui redevenait bleu-azur par beau temps. Fascinant !

Sur l'image de l'apparition, on apercevait un mince filet d'eau qui semblait s'échapper de la grotte et qui grossissait pour devenir rivière, avant d'aller rejoindre la Basilique de Lourdes toute proche. Voici qui faisait naître chez l'enfant une autre interrogation ! S'agissait-il de cette eau sacrée, de l'eau « bénite » que sa grand-mère rapportait chaque année dans de drôles de bidons de métal bleu et que sa petite fille retrouvait sagement alignés dans le placard du mur de la salle à manger, aux côtés des bouteilles de Quinquina et de Byrrh ?

Mais là n'était pas encore le plus extraordinaire ! Les cadres de la chambre avaient en effet pour certains d'entre eux un caractère magique qu'elle pensait alors être la seule à avoir découvert !

Une nuit qu'elle avait fait un cauchemar, prise de panique, elle s'était réfugiée dans la chambre de ses grands-parents qui faisait face à la sienne et, quelle n'avait pas été sa surprise alors en découvrant que la moitié d'entre eux brillaient dans le noir ! Bernadette et la Vierge, luminescentes, en relief, prenaient vie dans la nuit ! Un véritable choc ! Il n'en avait pas fallu davantage pour attiser en elle une ferveur religieuse jusque-là inconnue !

Alors, pensez, depuis, Lourdes, elle en rêvait ! Un lieu teinté de mystère et de magie, une grotte dans les profondeurs de la terre, une histoire maintes fois contée par monsieur le curé et par les grand-mères du village au même titre que l'avait été, dans sa petite enfance, cette autre légende fantastique que sa grand-mère lui contait le soir au coin du feu, celle de Jean de l'Ours, un conte qui la ravissait et continuait de la faire frissonner d'émoi !

Lourdes !

Un lieu où, depuis toujours, lui semblait-il, se rendait chaque année sa grand-mère en compagnie de Marie, son amie et voisine, conduites qu'elles étaient par le taxi Broué qui assurait la liaison entre le village pyrénéen et la ville sainte, afin que les deux amies puissent se rendre au pèlerinage annuel.

Lourdes, d'où chaque année, invariablement, sa grand-mère rapportait, en plus du bidon « d'eau bénite », un sachet de « cailloux de Lourdes » destiné à chacun des enfants de la maison.



Objets d'artisanat
Voyage en Pays d'Olmes



*« Une cocarde de rubans passementée
de jayet étoffait la lourde boucle nouée sur la nuque »*

Huysmans, *Marthe*, 1876.

Le peigne en corne



*« Sur vos dents fines et sans crasse,
Chaque matin j'ai cet honneur,
Mon beau peigne, je vous embrasse,
Et je suis votre serviteur. »*

Germain Nouveau, Valentines, « Le peigne », 1885.

Elle ramassa machinalement le chausse-pied tombé sous la chaise basse près de l'âtre. Quand ils revenaient du jardin ou de l'étable et ôtaient leurs lourds sabots de bois, ce chausse-pied servait à ses grands-parents à enfiler avec un peu plus d'aisance leurs chaussons fourrés. Ils l'utilisaient systématiquement, c'est pourquoi l'enfant le suspendit au clou planté à même le mur, car là était sa place.

Décidément, malgré la prééminence des objets de bois, bon nombre de petits objets utilitaires dans la maison étaient fabriqués en corne, à commencer par les ronds de serviettes disposés sur la table au moment des repas, tous semblables de prime abord, tant ils étaient marqués du sceau de la rusticité, et pourtant, à y regarder de plus près, ô combien différents ! On s'apercevait vite en effet que leur forme comme leur épaisseur différaient mais surtout qu'aucun d'entre eux ne présentait la même opalescence. Pour peu que l'on élève l'un de ces ronds de serviette vers la lumière, la corne dont ils étaient faits restait laiteuse à certains endroits, devenait translucide à d'autres, affichant des reflets irisés qui rappelaient ceux de l'opale.

Pelle à gâteau, repose-couteaux, manches de couverts à salade, manche du Laguiole qui jamais ne quittait la poche de son aïeul, il n'était jusqu'à la tabatière de son grand-père qui ne soit faite en corne ! Les boutons de l'épaisse « canadienne » de son père avaient eux aussi été taillés dans la corne et elle se souvenait parfaitement de ce drôle d'objet, la poire à poudre d'Alban, qu'il emportait de son vivant lorsqu'il partait à la chasse, un petit objet en forme de demi-lune dont la corne avait été tellement polie qu'elle semblait encaustiquée et luisait au soleil, ce qui la rendait plus précieuse encore à ses yeux.

Parmi cette masse d'objets utilitaires en corne, les plus usités restaient les peignes : chacun des membres de la famille possédait le sien, chacun des peignes avait son histoire propre et tous étaient différents.



Objets du patrimoine industriel : ***JOB***



« En maints endroits, la route a été conquise sur la roche vive ; peu à peu les sites sauvages se multiplient. Les ramifications des Pyrénées brisées, mamelonnées, à directions divergentes, se succèdent avec une infinie variété. »

« À La Moulasse, nous croisons de belles et spacieuses constructions, éclairées à l'électricité et affectées à la fabrication du papier à cigarettes. C'est de cette usine, perdue au milieu des Pyrénées, que sortent ces innombrables cahiers de papier à cigarettes, minuscules et coquets, connus sous le nom de papier Nil. De là, ils partent sans cesse, fugitifs et éphémères, accessoires obligés du « farniente » des deux mondes, pour disparaître en spirales légères et aériennes, attestant à leur manière le goût et l'ingéniosité de l'industrie française. »

M. S. Guénot, « Excursion à Saint-Lizier le lundi de Pâques », *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse*, 1893, n° 5-6, p. 232.

L'histoire



Quelques kilomètres en amont de Saint-Girons en Ariège, sur la rive gauche du Salat, au lieu dit *La Moulasse*, l'une des dernières grandes usines de la région montre encore nuit et jour des signes fébriles d'activité. C'est l'usine « JOB » d'Eyeheil.

L'histoire de cette usine reste étroitement liée à celle de la fabrique-mère située à Perpignan, fondée au XIX^e siècle par Jean Bardou²⁹ ainsi qu'à l'histoire du bâtiment « Amiral », situé lui dans le quartier des Sept Deniers à Toulouse et qui lui servit longtemps de siège social.

Trois lieux midi-pyrénéens et une longue, une très longue histoire³⁰ qu'il est nécessaire de broser à grands traits tant l'usine « Job », spécialisée dès l'origine dans la fabrication de papier à cigarette, reflète parfaitement l'évolution de l'histoire économique mondiale.

En 1838, installé à Perpignan à une époque où, comme nous le rappelle Didier Nourrisson³¹, « *la fume est à la mode, car, depuis 1843, date de la mise sur le marché français des premiers modules industriels, la cigarette investit l'espace social* », Jean Bardou a l'idée de découper des feuilles de papier mince et d'en faire un petit carnet qui servira pour la confection des cigarettes. Pour cet homme il ne s'agit à cette époque que d'une activité complémentaire à celle de son métier d'artisan-boulangier !

Sur le carnet de feuillets, entre ses initiales « J. B. », Jean Bardou appose d'abord une étoile contenant les armoiries de sa ville, Perpignan, puis un losange – qui n'est pas sans rappeler la carotte de tabac du débitant –, lequel sera rapidement lu comme un O. Le nom de la marque est né.

29. PRACA Edwige, dir. R. Sala et M. Ros, « Perpignan à l'ère industrielle : l'exemple du papier à cigarettes Job (XIX^e-début XX^e siècle) » in *Perpignan une et plurielle*, éd. Trabucaire, Perpignan, 2004, p. 154-174.

30. PRACA Edwige, « Les premiers ateliers de façonnage du papier à cigarettes dans les P.-O. (1838-1858) », revue *Conflent* n°208, Prades, juillet-août 1997, p. 31-45.

31. NOURRISSON Didier, « Papier à cigarettes JOB », *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 17 mai 2016. URL : <http://www.histoire-image.org/etudes/papier-cigarettes-job>. Didier Nourrisson est professeur d'histoire contemporaine IUFM et Université Claude Bernard Lyon 1, il a écrit *Cigarette, Histoire d'une allumeuse*, Paris, Payot, 2010.

Comme les filles se demandaient bien comment la glace ainsi transportée ne fondait pas en cours de route, il leur expliqua que les sacs en toile contenaient de la sciure qui servait d'isolant, empêchant une fonte trop rapide de la glace.

En Haute-Ariège, le Salat avait permis de faire naviguer ces blocs de glace jusqu'à Toulouse pour y ravitailler les restaurants, mais, le transport durant deux jours entiers, la glace, à l'arrivée, avait souvent diminué de plus d'un tiers de son poids d'origine !

Cette histoire de porteurs de glace fit soudain germer une idée dans la tête de l'aînée des filles. Elle en fit part à voix basse et en grand secret à sa sœur cadette qui fut immédiatement séduite. Ensemble elles allèrent voir leur père pour lui faire part de ce projet, le suppliant de les aider à le mettre en œuvre : il s'agissait de construire un igloo, au pied du névé, un igloo suffisamment vaste pour que la famille entière puisse y tenir conseil et venir y goûter, plus tard, dans l'après-midi. Le père trouva le projet amusant et accepta donc de leur servir tout à la fois de maître d'œuvre et de maître du jeu, car, à vrai dire, lui qui n'aimait guère rester inactif, était enchanté par cette idée de construction.

Avec un bâton trouvé dans le pierrier, il commença par tracer au sol un grand cercle, celui du mur extérieur et commanda aux filles d'amasser de la neige pour façonner de gros parpaings de neige qui, une fois bien tassés et lissés, auraient la dureté de la glace. Il n'eut de son côté aucun mal à fouler avec ses pieds la neige à l'intérieur du cercle, consolidant ainsi le futur sol de l'igloo. Il fallait leur dit-il construire l'igloo de l'intérieur vers l'extérieur. Il resterait donc au centre du cercle tandis que les filles lui passeraient un à un les parpaings de glace afin qu'il les dispose en lignes régulières autour du cercle après y avoir creusé une sorte de tranchée pour les fixer au sol. Les parpaings de la base devaient être assez gros, les filles s'exécutèrent. Le souffle court et les joues rouges elles s'activaient avec bonheur sur la rive ensoleillée du torrent. Plus le dôme montait, plus il fallait rétrécir la taille des parpaings et c'était heureux, car la tâche s'avérait épuisante. Les filles fatiguées, mais heureuses voyaient peu à peu le dôme de l'igloo se former, mais voilà que bientôt leurs bras furent trop courts pour assurer le passage des parpaings de glace à leur père. On appela le reste de la famille à la rescousse !

La violette de Toulouse



*«Ainsi des violettes, sous des buissons épineux,
exhalent au loin leurs doux parfums quoiqu'on ne les voie pas.»*

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre,
Paul et Virginie, 1787.

D' aussi loin qu'elle s'en souvienne, quand leur grand-mère des Pyrénées leur écrivait, fin février-début mars, parce qu'elle les savait exilés au loin, sous la triste, fine et tenace pluie normande, du côté de Rouen, tous les ans, elle leur envoyait, soigneusement pressées dans du papier de soie, deux fleurs de violettes, les premières de l'année.

Elle les avait cueillies, disait-elle, près de l'endroit où elle gardait les vaches, sur le talus forestier où ces petites fleurs au parfum suave poussaient à l'abri des regards, dans le terreau du sous-bois sous une épaisse couche de feuilles. Et chaque année, inéluctablement, la réception de ces violettes pyrénéennes annonciatrices du printemps agissait comme un enchantement et donnait lieu à un rituel bien particulier, car si l'on était sensible au témoignage d'affection manifeste de l'aïeule vis-à-vis de ses enfants et petits-enfants, l'apparition des violettes résonnait également comme le signal de la proximité des vacances et des retrouvailles à venir.

Quand la lettre arrivait, chacun s'asseyait autour de la table. Le père, à l'aide d'un couteau à fine lame qu'il prenait soin de ne pas trop enfoncer pour ne rien déchirer, ouvrait avec précaution l'enveloppe pour en extraire la lettre. La mère se chargeait ensuite de lire cette lettre à voix haute puis se saisissait du précieux papier de soie contenu dans l'enveloppe qu'elle entrouvrait pour humer avec délicatesse la senteur des violettes. Elle le passait ensuite au père. Après avoir lui aussi aspiré le parfum des fleurs, le père confiait à son tour le papier de soie aux deux filles. Avec sérieux, celles-ci s'exécutaient, imitant leurs parents, n'osant avouer qu'aucune odeur autre que celle du papier n'atteignait leurs narines, pensant sans doute, dans leur for intérieur, que le parfum s'était sans doute volatilisé après les trop fortes aspirations de leurs

Le coffre secret



*«Il ne fait aucun doute que le pouvoir des objets dépend
autant des souvenirs qu'ils renferment que des caprices de
notre mémoire et de notre imagination.»*

Orhan Pamuk, Le Musée de l'Innocence

Dans la grande maison, tout au bout de l'escalier de noyer qui filait sur deux étages, se trouvait le grenier, terrain de jeu favori des fillettes, surtout les jours de pluie.

C'est là, sous d'épaisses solives, que sommeillait un grand coffre noir à l'aspect mystérieux. Il portait encore sur ses flancs des étiquettes fripées et jaunies par le temps qui attestaient de ses passages en douane dans des temps plus anciens encore.

La masse sombre du coffre détonnait au milieu du fatras qui l'entourait, aiguissant inévitablement la curiosité de qui le regardait, provoquant invariablement l'irrésistible envie de soulever son couvercle bombé, légèrement poussiéreux.

Tenu au secret, ce coffre avait été légué aux fillettes par leurs parents un jour d'automne qu'elles s'ennuyaient ferme. Jamais elles ne s'étaient lassées depuis de son contenu et des possibilités quasi magiques que celui-ci offrait pour lutter contre l'ennui et la morosité des jours de pluie. Ces jours-là il suffisait aux fillettes d'un clin d'œil complice pour qu'elles grimpent quatre à quatre les escaliers et se réfugient encore essoufflées au grenier.

Après avoir soigneusement refermé la porte, elles s'approchaient à pas comptés du coffre plongé dans la pénombre et en déverrouillaient les ferrures avec fébrilité.

En même temps qu'elles soulevaient à quatre mains le lourd couvercle de bois, il leur semblait à chaque fois libérer du même coup leurs rêves, leur fantaisie et leurs fantasmes, et pouvoir désormais donner libre cours à une imagination, forcément sans limites.

Alors, comme sur l'île Jackson, cet îlot sauvage du Mississippi pourtant proche du domicile familial, un îlot devenu le repaire idéal de deux adeptes de l'école buissonnière là-bas, en Amérique, il semblait aux fillettes que, dans leur grenier, il leur était aussi possible de rompre les amarres d'avec le quotidien, de créer un monde qui



1



2



1



2



3



4



5

